

Études littéraires africaines



AMURI MPALA-LUTEBELE (MAURICE) (TEXTES RÉUNIS PAR -),
AURA D'UNE ÉCRITURE. HOMMAGE À GEORGES NGAL. PARIS :
L'HARMATTAN, COLL. COMPTES RENDUS, 2011, 222 P. –
ISBN 978-2-296-56046-8

Pierre Halen

Number 32, 2011

L'enfant-soldat : langages & images

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1018652ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1018652ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Halen, P. (2011). Review of [AMURI MPALA-LUTEBELE (MAURICE) (TEXTES RÉUNIS PAR -), *AURA D'UNE ÉCRITURE. HOMMAGE À GEORGES NGAL*. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. COMPTES RENDUS, 2011, 222 P. – ISBN 978-2-296-56046-8]. *Études littéraires africaines*, (32), 159–161. <https://doi.org/10.7202/1018652ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

AMURI MPALA-LUTEBELE (MAURICE) (TEXTES RÉUNIS PAR -), *AURA D'UNE ÉCRITURE. HOMMAGE À GEORGES NGAL*. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. COMPTES RENDUS, 2011, 222 P. – ISBN 978-2-296-56046-8.

Un colloque s'étant tenu à Libreville en l'honneur de Georges Ngal (voir *ELA*, n°22, 2006, p. 56-58), ses anciens collègues et étudiants de l'Université de Lubumbashi (RD Congo), où avait débuté sa carrière, n'ont pas voulu être en reste et ont eux aussi organisé une manifestation d'hommage à leur ancien Doyen, en présence de celui-ci. Ce livre en propose les actes, augmentés d'une brève section où l'hommage se transforme en célébration de la mémoire d'Aimé Césaire, l'auteur auquel Georges Ngal, comme critique, s'est le plus intéressé, notamment dans *Aimé Césaire. Un homme à la recherche d'une patrie* (NEA, 1975).

Le contenu de ce livre, qui présente malheureusement beaucoup de coquilles et autres scories graphiques (dont un certain nombre affectent le nom même de l'écrivain !), est assez composite, puisqu'on y retrouve, mêlés, discours de circonstance et apports critiques. La place faisant défaut, contentons-nous de mettre en évidence les contributions qui relèvent le plus nettement de la seconde catégorie, en laissant de côté aussi les contributions qui se bornent à présenter, parfois fort bien d'ailleurs, l'œuvre ou une des œuvres, ce que la circonstance, certes, justifiait. Parmi les réflexions nouvelles, donc, signalons d'abord la lecture attentive que propose Maëline Le Lay de *Giambattista Viko ou le viol du discours africain* (1975), roman dont l'interprétation ne va pas de soi. En invoquant d'abord les figures tutélaires de Rimbaud, puis de Césaire, qui ne sont africains ni l'un ni l'autre, l'analyse cerne le projet d'un modèle nouveau, la « littérature gestuelle », qui réconcilierait celui du conte (posé comme genre africain) et du roman (comme genre importé). Ce projet esthétique, bien mis en évidence, n'est pas sans signification politique, puisqu'il est aussi question d'une ambition « populaire » et démocratique, celle-là même qui se cherchait, dans les années 1970, une expression nationale. (Plus loin, p. 196, Alphonse Mbuyamba est le seul à faire le lien explicitement avec la « philosophie de l'Authenticité » imposée par le régime Mobutu, mais on aurait aimé en lire davantage). Maëline Le Lay montre aussi les accointances de ce projet, d'abord avec la culture médiatique, ensuite avec les études culturelles, à la recherche enfin du fameux tiers-espace post-colonial. Ce « récit d'une révolution littéraire avortée » (p. 101) est assurément le témoin d'une recherche qui

conduira au second roman, *L'Errance* (1979). À propos de ce dernier, on peut douter de l'interprétation que propose plus loin (p. 166) Mukala Kadima-Nzuji en réduisant le terme d'*errance* à la notion plus valorisante de « quête » : peut-être n'y a-t-il pas de solution au dilemme, peut-être la réconciliation stable n'est-elle ni possible ni même souhaitable (ce serait d'ailleurs le sens possible de l'idée de « négation » qu'il emprunte judicieusement, ensuite, à Antoine Compagnon). Cela dit, Kadima-Nzuji, en se livrant à une analyse serrée (à la liégeoise, a-t-on envie de dire) de *l'incipit* de ce roman, propose presque un modèle d'explication de textes, auquel on ne pourra reprocher que de minimiser quelque peu la question de sa relative obscurité. Mais il vrai que le temps n'est plus (*a fortiori* dans cet hommage quelque peu national à un des grands auteurs du pays) de reconduire la vieille opposition entre littérature « intellectuelle » et « concrétiste », qui a longtemps structuré la perception que les acteurs congolais avaient de leur propre champ. Pointons encore, dans une contribution d'Évariste Ibili Akwer, une intéressante liste de proverbes qui « ne sont que les traductions obliques de quelques textes de la parémiologie *mbúún*, ethnie de l'auteur de *Giambatista Viko* [...] » (p.117) : nous apprenons ici quelque chose au sujet du roman, en particulier à propos du procès au cours duquel les anciens jugent et condamnent le protagoniste pour trahison à l'égard de la tradition africaine.

Si plusieurs contributions de cet ouvrage mettent le doigt sur la question de l'image (en se référant justement à Rimbaud, à Césaire, au surréalisme) et sur celle de la lisibilité relative d'une écriture parfois teintée d'ésotérisme (ce que montrent indirectement l'analyse de Kadima-Nzuji, mais aussi l'approche intertextuelle d'Alphonse Mbuyamba), elles ne s'y arrêtent guère, sans doute pour ne pas troubler le consensus affiché de l'hommage à un grand auteur, qui est aussi un critique apprécié. Or, il y aurait sans doute à creuser cet aspect, soit en le travaillant à partir du concept sociologique d'antinomie littéraire (travaux de Paul Dirks), soit en partant de l'hypothèse d'une forte dimension spirituelle, où l'idée d'*errance* retrouverait tout son sens. L'angle d'attaque culturel et identitaire, le plus souvent pratiqué ici, notamment par Huit Mulongo, en serait relativisé. Cela dit, il n'est pas inintéressant de noter que l'effort de nombreux contributeurs vise à apaiser la tension idéologique interne à l'œuvre romanesque de Ngal, en la tirant du côté d'une synthèse et d'un dépassement (« la fécondation des valeurs culturelles venues de deux substrats culturels différents », comme dit D. Ilunga, p. 131, qui parle aussi de « catharsis

thérapeutique »), quitte à plaider, en ajoutant ainsi un chapitre inédit au roman, les circonstances atténuantes pour Giambatista Viko, criminel dont, en somme, ce critique ne juge plus aujourd'hui le crime bien grave.

■ Pierre HALEN

BENARAB (ABDELKADER), *FRANTZ FANON. L'HOMME DE RUPTURE*. PARIS : ALFABARRE ÉDITIONS, 2010, 85 P. – ISBN 978-2-35759-013-7.

Près d'un demi-siècle après sa mort, Frantz Fanon provoque toujours des discussions et des débats. A. Benarab présente dans ce livre la vie et l'œuvre de Fanon, en soulignant que l'action et les ouvrages de ce dernier « vont s'inscrire dans cette logique de la rupture avec le passé » (p. 25). L'auteur affirme que ce penseur et combattant, qui avait séduit les masses colonisées, demeure encore quasi ignoré en France, probablement à cause de ses idées anti-coloniales, tandis que dans le monde anglophone, il est considéré comme un précurseur incontournable des *postcolonial studies*.

À travers six chapitres courts mais denses, l'auteur porte un regard lumineux sur ce personnage original et sur ses ouvrages *Les Damnés de la terre* et *Pour la Révolution africaine, écrits politiques*. Fanon, psychiatre et sociologue, est en mesure de prendre conscience, grâce à son poste de médecin à l'hôpital de Blida en Algérie, des effets dévastateurs de l'oppression coloniale sur la population algérienne. Contestant sérieusement les pratiques de la psychiatrie exercées sur les musulmans, il parle de l'aliénation du colonisé face à un système d'oppression inhumain. Fanon démontre fort bien l'importance des conditions socioculturelles dans le traitement des maladies psychiques. L'argument selon lequel Fanon a pu « diagnostiquer » de l'intérieur les maux de la société coloniale est étayé de façon très convaincante. En outre, Benarab, ainsi que le remarque Lilyan Kesteloot dans la préface de l'ouvrage, parvient à nous communiquer la « vision d'un Algérien ».

Un autre sujet fondamental traité dans ce livre est le débat relatif à la préface de Sartre aux *Damnés de la terre*, texte que la veuve de Fanon a retiré de la deuxième édition de l'ouvrage. Benarab se montre ici hérétique : il s'oppose à la thèse d'Alice Cherki qui, dans *Frantz Fanon : portrait* (2000), présente le penseur martiniquais comme un grand admirateur de Sartre, désirant à tout prix lui arracher une préface pour son livre. D'après Benarab, l'autorité de Sartre se trouvait « renforcée par le nombre de préfaces qu'il avait